

## La christologie affective et méditative\*

D'ÆLRED DE RIEVAULX DANS LE TRAITÉ  
*QUAND JÉSUS EUT DOUZE ANS*<sup>1</sup>

### Le choix

Parmi nos Pères cisterciens, j'ai choisi ce texte d'Ælred parce qu'il est l'auteur dont je me sens le plus proche humainement et spirituellement. Chez lui, sentiment, théologie et communication de l'expérience s'entrelacent savamment et avec originalité : tel est le charme qui émane des écrits d'Ælred. Ce texte, même sur le plan littéraire, est un véritable bijou où apparaissent divers registres d'expression, jamais pour eux-mêmes, mais toujours au service de la spiritualité.

Cette œuvre a été composée entre 1153 et 1157, alors qu'Ælred avait atteint sa pleine maturité. Elle n'a jamais eu grande fortune et est encore aujourd'hui en marge du *corpus ælrédienn*. Un petit texte à redécouvrir et à valoriser : comme dit le proverbe, le bon vin est dans les petits tonneaux.

### Le contexte

Walter Daniel, dans sa *Vie d'Ælred*, nous dit qu'il l'écrivit en la tirant « de la bibliothèque de son cœur » pour l'envoyer à un moine, Yves de Wardon, qui la lui avait demandée<sup>2</sup>. D'aucune autre œuvre d'Ælred, le biographe n'a écrit qu'elle venait du cœur. Entre les deux moines, existait une forte amitié. Yves est aussi l'interlocuteur

---

\* L'original italien de cet article a paru dans le bulletin annuel du Séminaire diocésain de Cefalù (Palerme) en Sicile (NdlR).

<sup>1</sup> (Sources chrétiennes 60), Cerf, Paris, 1958. Toutes les citations du traité sont empruntées à cette traduction.

<sup>2</sup> Cf. *La vie d'Ælred, abbé de Rievaulx*, (Pain de Citéaux 19), série 3, Oka, p. 114.

du premier des trois livres de *L'amitié spirituelle*. Toutes sortes d'allusions disséminées un peu partout dans l'œuvre sont le témoignage clair de l'intensité du rapport entre eux deux<sup>3</sup>. C'est donc à ce moine, ami de cœur, que l'abbé de Rievaulx dédie son petit traité *Quand Jésus eut douze ans* : un spirituel parle à un autre spirituel. Il faut souligner le contexte de cet intense rapport amical dans lequel l'œuvre a été écrite et qui donne à ces pages (et aussi à d'autres œuvres) cette fraîcheur, ce ton vif et direct. Par ses écrits, Aelred parvient à impliquer le sentiment, comme il l'écrit dans *L'amitié spirituelle*<sup>4</sup>.

Aelred Squire a écrit :

Parmi les grands cisterciens des premiers temps, aucun n'a senti comme Aelred combien les droits qu'avait sur lui le Christ furent étendus sur toute la gamme des relations humaines et de ses capacités. La liste de ses écrits apparaît comme la liste des dettes payées à Dieu et aux hommes au cours des années, selon les circonstances et de la manière qui répondait aux désirs de celui qui les lui demandait<sup>5</sup>.

L'autre contexte important sur fond duquel se place notre texte est celui de l'exégèse médiévale (sens littéral, allégorique, moral, anagogique<sup>6</sup>). La Bible est le livre de la culture et de la spiritualité médiévale. Pour lire les auteurs monastiques de cette époque il faut assumer leur *forma mentis*. Comme l'a écrit un auteur : les moines « se sont bibliifiés<sup>7</sup> ». Les auteurs monastiques savaient comment extraire l'essentiel des textes sacrés : les moyens de conduire les âmes à Dieu.

Vu la tendance pragmatique de la spiritualité cistercienne, l'exégèse cistercienne est centrée sur le « sens moral ». Aelred suit les trois schémas d'interprétation de l'exégèse médiévale, comme le montre la structure de *Quand Jésus eut douze ans* (1. L'interprétation historique, 2. L'interprétation allégorique, 3. L'interprétation morale), même s'il le fait avec beaucoup de liberté et qu'on note une priorité accordée aux réflexions morales.

Il est aussi important de mettre en évidence l'arrière fond de la tradition exégétique patristique sur l'épisode de Jésus au temple (Lc 2,

<sup>3</sup> Cf. *Quand Jésus eut douze ans*, I, 2.11 ; III, 19.22.26.

<sup>4</sup> Cf. *L'amitié spirituelle*, Bellefontaine, 1994, Prol. 4-5.

<sup>5</sup> Aelred SQUIRE, *Aelred of Rievaulx. A study*, London, 1969 (réédité en 1981 à Kalamazoo), p. 151.

<sup>6</sup> L'ouvrage fondamental pour entrer dans cet univers est Henri DE LUBAC, *Exégèse médiévale, Les quatre sens de l'Écriture*, 1<sup>ère</sup> édition, Aubier, 4 volumes, de 1959 à 1964.

<sup>7</sup> J. GONZALEZ, dans *Cistercium* 9 (1957), p. 244.

41-52), surtout celle d'Origène, d'Ambroise et de Bède, qu'Aelred montre avoir lu.

### Structure de l'œuvre

L'œuvre est un commentaire du passage de Lc 2, 41-52 (le pèlerinage de Jésus à Jérusalem) divisé en trois parties : commentaire historique ; allégorique ; moral. Nous citerons un bref passage comme exemple de ce triple genre d'interprétation.

Nous verrons comment Aelred propose en même temps une théologie de la vie spirituelle, avec ses différentes étapes, et une théologie de l'histoire du salut.

La première partie, le « commentaire historique », ne consiste pas en un exposé exégétique et critique des faits évangéliques ; c'est plutôt une méditation affective pleine de vie et de couleur. Voici, par exemple, comment le contemplatif Aelred interroge Jésus-Enfant pour savoir où il se cachait pendant les fameux trois jours :

Ô doux Enfant, où étais-tu ? Où te cachais-tu ? Où avais-tu trouvé refuge ? De quelle société jouissais-tu ? Était-ce au ciel, ou sur la terre, ou en quelque maison, que tu demeurais en attendant ? Ou, du moins, n'étais-tu pas caché, avec quelques garçonnetts de ton âge, en une retraite où tu leur versais les mystères de tes secrets, selon ta parole dans l'Évangile : *Laissez les petits enfants venir à moi, et ne les empêchez pas* (Lc 18, 16)<sup>8</sup> ?

Méditant ensuite sur la douleur de sa mère, Aelred continue :

Mais pourquoi mon doux Seigneur, n'as-tu pas eu compassion de ta très sainte mère, qui te cherchait, qui souffrait, qui soupirait ? Mais plutôt, ô ma très douce Dame, pourquoi cherchais-tu l'enfant, puisque tu n'ignorais pas qu'il était Dieu ? Avais-tu peur qu'il ne fût tourmenté de la faim ? qu'il ne souffrît de la froidure, qu'il ne fût maltraité par quelque enfant de son âge ? Mais n'est-il pas celui qui donne à tous la pâture, à tous la nourriture<sup>9</sup> ?

Aelred ensuite voudrait le suivre de près et le prie :

Qui me donnera, bon Jésus, de m'attacher à tes pas et de courir derrière toi, de façon à te rejoindre un jour ? Je suis, moi, ce fils prodigue, qui ai pris pour moi ma fortune, refusant de garder pour toi ma force ; je suis parti pour un pays lointain, le pays de la dissimilitude ; ravalé au rang des bêtes de somme, je suis devenu semblable à elles<sup>10</sup>.

<sup>8</sup> *Quand Jésus eut douze ans*, I, 1, p. 49.

<sup>9</sup> *Ibidem*, I, 2, p. 51.

<sup>10</sup> *Ibidem*, I, 3, p. 53.

Écoutons le saint qui interroge encore une fois l'Enfant :

Pendant ces trois jours, où étais-tu, bon Jésus ? Qui te procura à manger ou à boire ? Qui fit ton lit ? Qui t'enleva tes chaussures ? Qui reconforta ton tendre corps en le pommadant et en le baignant ? Je sais bien que, de même que tu pris volontairement sur toi notre faiblesse, ainsi tu montrais, quand tu le voulais, ta propre force ; et c'est pourquoi, quand tu le voulais, tu n'avais pas besoin de ces services. Où étais-tu donc, Seigneur ? On aime, sur ce sujet, avancer quelque idée, quelque conjecture, quelque opinion ; mais on ne peut rien affirmer témérairement. Que dirai-je, mon Dieu ? Est-ce que, pour te conformer entièrement à notre pauvreté et endosser toutes les misères de l'humaine nature, tu n'aurais pas, confondu dans la foule des malheureux, demandé l'aumône de porte en porte ? Qui me donnera de partager ces bouchées ainsi mendiées, ou, du moins, de me rassasier des reliefs de ce repas divin<sup>11</sup> !

Dans la seconde partie du traité, l'auteur donne une interprétation allégorique du voyage de Jésus-Enfant à Jérusalem. Le point fondamental de l'histoire de l'Église est pour Aelred, comme du reste pour les Pères, la relation entre l'Église et la Synagogue. À l'origine, nous avons l'infidélité du peuple élu qui fournit l'occasion de la conversion des gentils. La réunion des deux peuples à la fin des temps sera le signe de la victoire définitive du Christ sur les divisions, fruits du péché. Entre ces deux termes se développent les « trois âges » de l'Église, qu'Aelred met en parallèle avec les « trois jours » de Jésus à Jérusalem après lesquels « ses parents selon la chair » le retrouveront au Temple, c'est-à-dire entrant dans son Église.

Aujourd'hui encore, le Christ est dans l'Église, et les Juifs, ses parents selon la chair, l'ignorent [...] Qui cherchez-vous, ô Juifs, qui cherchez-vous ? Déjà, la pierre arrachée de la montagne sans que l'homme y mit la main a rempli la face entière de la terre, et vous cherchez encore ! Vous voici dispersés en tous lieux ; en tous lieux, vous vous heurtez au Christ, et vous cherchez encore ! Partout, parmi les nations, c'est votre amen qui retentit, c'est votre alléluia qui se chante, c'est votre hosanna qui résonne à la louange du Christ, et vous cherchez encore<sup>12</sup> !

Et Aelred continue en disant qu'ils le cherchent près d'Isaïe, de David, de Jérémie, de Moïse, mais ne le trouvent pas. À la fin, le « reste », le fameux reste des Prophètes, se convertira :

<sup>11</sup> *Ibidem*, I, 6, p. 61.

<sup>12</sup> *Ibidem*, II, 14, p. 77 et 79.

Le nombre des fils d'Israël fût-il comme le sable de la mer, un reste se convertira ; le reste, dis-je, de Jacob se retournera vers le Dieu fort. Quand ? Évidemment, *au bout de trois jours*. Ô moment désirable ! Israël connaîtra son Dieu et tremblera devant David son roi ; les deux peuples se donneront un chef unique, et ils monteront de la terre. Quand sera-ce, ô bon Jésus ? Quand jetteras-tu un regard sur ceux qui sont de ta chair, ceux de ta maison et de ton sang, puisque aussi bien personne ne porte haine à sa propre chair<sup>13</sup> ?

Reste à dire quelques mots sur la troisième partie : l'interprétation morale. Le voyage de Bethléem à Jérusalem signifie la conversion et le progrès spirituel.

À Bethléem, Jésus naît petit et pauvre : début de la vie spirituelle.

À Nazareth, il grandit : c'est l'exercice de la vertu.

À Jérusalem, où il monte à douze ans : c'est la « contemplation des mystères du ciel ».

À Bethléem, l'âme se dépouille.

À Nazareth, elle s'enrichit.

À Jérusalem, elle s'enivre de délices.

Les trois jours à Jérusalem signifient la triple lumière de la contemplation sur la Puissance, la Sagesse, la Bonté de Dieu. Pour nous faire comprendre la Bonté de Dieu, Aelred décrit magnifiquement la scène de la pécheresse (Lc 7, 20-51). Après avoir fait remarquer la bonté, la douceur, l'amabilité, l'indulgence, la compassion du Sauveur, Aelred s'adresse à la pécheresse et s'exclame :

Baise-les, baise-les, heureuse pécheresse, baise-les ces pieds si doux, si suaves, si beaux, qui écrasent la tête du serpent, mettent en fuite l'antique adversaire, foulent les vices, renversent toute gloire de ce monde, et pressent, avec une force étonnante, la nuque des orgueilleux et des puissants. Baise-les, dis-je, et presse sur ces pieds tes lèvres fortunées : nul pécheur après toi n'aura peur, nul criminel, si abject soit-il, ne reculera, nul scélérat ne tremblera de frayeur ; Baise-les, embrasse-les, étreins-les ! Ces membres adorés des anges et des hommes, oins-les de l'onguent de la pénitence et de l'aveu, que toute la demeure soit remplie du parfum de l'onguent.

Malheur, malheur à toi, pharisien, pour qui ce parfum est un parfum de mort, donnant la mort : qui redoutes de te souiller des péchés d'autrui, alors que la tumeur de ton orgueil te souille d'une plus fétide puanteur ! Tu ignores comme elle fleure bon la miséricorde, la confession que la pauvre pécheresse lui fait de sa misère ; comme il plaît à la bonté, l'aveu de la faute ; comme il lui est agréable, ce

<sup>13</sup> *Ibidem*, II, 15, p. 81.

sacrifice, ce broiement du cœur ; combien vite le péché est consumé dans cette ardente dilection : *Beaucoup de péchés lui ont été pardonnés, parce qu'elle a aimé beaucoup*<sup>14</sup>.

### Christologie affective et méditative<sup>15</sup>

Ce n'était certes pas l'intention d'Aelred d'écrire un traité de christologie au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Mais si la christologie est un discours, une réflexion sur la Personne de Jésus, sur son Mystère et sur notre relation avec lui (dans la diversité des registres d'interprétation et d'expression), alors, la petite œuvre d'Aelred a sans aucun doute de fortes connotations christologiques. Pour mieux comprendre tout cela, il faut ensuite tenir compte de la conception unitaire de la théologie des Pères jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, selon laquelle une œuvre était en même temps exégèse, dogmatique, morale et théologie spirituelle, comme le montrent les trois parties de *Quand Jésus eut douze ans*.

Aelred coupe court sur les questions christologiques de la théologie classique. Il n'ignore pas les problèmes connexes à la double nature du Christ, mais cette discussion ne l'intéresse pas<sup>16</sup>. L'attitude qui, par contre, lui tient à cœur, est indiquée dans ce paragraphe :

Mais toi, mon fils, tu ne cherches pas des questions, mais la dévotion ; ni ce qui donne de la subtilité au discours, mais ce qui réveille l'âme ; c'est pourquoi, laissant de côté la lettre du récit, nous passerons à l'explication du sens spirituel, dans la mesure où celui de qui nous parlons daignera nous inspirer<sup>17</sup>.

Pourquoi parler de christologie affective et méditative ? Les raisons de ces deux attributs se trouvent exprimées par l'auteur lui-même au début et à la fin de son ouvrage, presque en mode d'inclusion :

Tu me demandes, très cher fils Yves, d'extraire de la page d'Évangile où sont rapportées les saintes actions de Jésus à l'âge de douze ans, quelques semences de pieuses méditations et de saint amour (*Pia gesta narrantur, aliqua piae meditationis et sancti amoris aliciam semina*) ; tu voudrais que je les confie à l'écriture comme à des corbeilles, et que je te les envoie à recueillir<sup>18</sup>.

<sup>14</sup> *Ibidem*, III, 26, p. 111.

<sup>15</sup> Cf. Anna MAIORINO, « La christologie affective d'Aelred de Rievaulx », dans *Collectanea Cisterciensia* 29 (1967), p. 44-60 et Anselm HOSTE, « Aelred de Rievaulx et la dévotion médiévale au Crucifié », *Ibidem*, p. 37-43.

<sup>16</sup> Cf. *Quand Jésus eut douze ans*, I, 10, p. 69.

<sup>17</sup> *Ibidem*, I, 11, p. 69-71.

<sup>18</sup> *Ibidem*, I, 1, p. 47.

Sache que nous n'avons pas tant pris soin de commenter ce passage d'Évangile, que d'en tirer, comme tu nous en priais, quelques semences de méditation (*meditationum semina*)<sup>19</sup>.

Aelred entend offrir à Yves une réflexion qui ait comme caractéristique non seulement une certaine cohérence intellectuelle, mais qui réponde à un besoin et à un désir spirituel :

Je laisse tout cela, moins à tes investigations qu'à tes expériences dans la prière<sup>20</sup>.

Notre auteur privilégie la méthode méditative :

Aussi es-tu en mesure d'étudier les choses mystiques moins dans les livres que dans ta propre expérience<sup>21</sup>.

Il est intéressant de rapporter l'opinion d'Aelred Squire, qui met fort bien en lumière la particularité d'Aelred comme maître de méditation :

Dans *Quand Jésus eut douze ans* et dans l'œuvre suivante (*La vie de recluse*) adressée à sa sœur, où il applique sa méthode de méditation à des scènes de toute la vie du Christ, il se révèle maître indépendant d'une technique que peut-être personne avant lui n'a dominée aussi superbement ou enseignée de façon aussi vive et claire. On peut en conclure que sa capacité de communiquer aux autres le sens des potentialités inhérentes à la vie de prière et au contact affectif avec la personne du Christ, fut un des triomphes de sa méthode pastorale<sup>22</sup>.

Écoutons Aelred lui-même exprimer en quoi consiste cette méthode « méditative-affective » :

Tu vois quelle lumière, quelle splendeur a fait étinceler en moi ta dévotion (*affectus*), qui se révèle au simple énoncé de ta requête. Tu me pries en effet de t'enseigner où se trouva l'enfant Jésus pendant ces trois jours où se mère le chercha ; de te dire qui l'accueillit, comment il se nourrit, en quelle société il prit plaisir, à quoi il s'occupa.

Je devine, mon fils, je devine avec quelle familiarité, avec quelle dévotion (*quam affectuose*), avec quelles larmes, tu es accoutumé de questionner Jésus en personne dans tes saintes oraisons, quand se présente devant les yeux de ton cœur, dans ton cœur, la douce image du doux enfant (*cum ante oculos cordis tui illa dulcis pueri dulcis in corde versatur imago*) ; quand tu te dépeins ses traits si gracieux en une sorte de représentation spirituelle ; quand tu sens avec bonheur

<sup>19</sup> *Ibidem*, III, 32, p. 123.

<sup>20</sup> *Ibidem*, III, 22, p. 101.

<sup>21</sup> *Ibidem* III, 19, p. 93.

<sup>22</sup> AELRED SQUIRE, *Aelred of Rievaulx*, p. 64.

rayonner sur toi son regard à la fois plein de suavité et de douceur. Alors, me semble-t-il, tu t'écries en un transport intérieur (*intimo clamas affectu*) : Ô doux enfant, où étais-tu<sup>23</sup> ?

Aelred propose une méthode de méditation qui doit se faire avec *les yeux du cœur*. Ainsi que l'a observé Charles Dumont, une telle méthode constitue

le premier exemple aussi systématiquement développé de l'application des sens, de l'imagination et de l'émotion aux mystères du Christ contemplés dans la suite du récit évangélique<sup>24</sup>.

On entrevoit ici, à l'époque médiévale, une anticipation de ce que Ignace de Loyola codifiera ensuite dans ses célèbres *Exercices spirituels* quand il décrira la « composition du lieu » et l'application des sens à la contemplation des scènes évangéliques<sup>25</sup>.

Le terme *affectus* n'est pas facile à rendre dans les langues modernes. Étymologiquement, il signifie être touché par quelque chose et la réaction au niveau émotif. Le terme qui semble s'en rapprocher le plus est « sentiment » : c'est ainsi qu'il est normalement traduit, sans exclure d'autres possibilités, y compris le terme « affection<sup>26</sup> ».

Aelred n'est certainement pas un anti-intellectuel. Chez lui, comme chez les autres auteurs cisterciens, *intellectus* et *affectus* s'entremêlent savamment. Dieu se révèle non seulement à l'intelligence mais aussi à l'*affectus*, à tout l'homme : toutes les facultés humaines sont impliquées. Même l'*affectus* est le lieu de la révélation et de l'expérience de Dieu.

Notre auteur utilise les cordes plus sensibles de l'émotion : en cela il est un vrai maître. C'est en termes d'affection qu'est décrit le rapport d'Yves avec Jésus, comme on peut le voir dans cette admirable page :

Quels gémissements, quels transports, quelle recherche de celui que chérit ton âme, quel désir, sous la violence de l'amour, de voir enfin celui que tu aimes ; quelle caresse ou quelle suave indignation, pour

<sup>23</sup> *Quand Jésus eut douze ans*, I, 1, p. 49.

<sup>24</sup> Charles DUMONT, « Introduction à Aelred de Rievaulx », *La vie de recluse*, (Sources Chrétiennes 76), p. 8.

<sup>25</sup> Cf. IGNACE DE LOYOLA, *Exercices spirituels*, 101-108 ; 121-125.

<sup>26</sup> Pour une première information sur ce terme clé de la spiritualité médiévale cf. J. CHÂTILLON, « *Cordis affectus* », *Dictionnaire de spiritualité*, vol. II, col. 2288-2300. Pour approfondir davantage la valeur de ce terme dans l'anthropologie des auteurs cisterciens médiévaux, et tout spécialement chez Aelred, on peut lire l'étude intéressante et très documentée de Damien BOQUET, *L'ordre de l'affect au Moyen Âge. Autour de l'anthropologie affective d'Aelred de Rievaulx*, Publications du CRAHM, Caen, 2005.

allumer une plus grande inspiration ! Tantôt, tu lui reproches ses délais ; tantôt tu te plains de son mépris ; tantôt tu te proclames indigne de sa visite ; puis tu présumes de nouveau de sa bonté, si souvent éprouvée ; tantôt, comme si tu ne pouvais le supporter davantage, tu tentes de vaincre son retard en un combat, une lutte spirituelle. Que de larmes alors ! Que de gémissements ! Que de cris ! Tantôt les yeux alourdis par les pleurs se lèvent vers le ciel avec des sanglots étouffés ; tantôt les mains se tendent, et les bras ; tantôt, on accuse la pesanteur de son âme en se frappant la poitrine. En même temps, ce sont des discours sans queue ni tête, des paroles incohérentes, des raisonnements contradictoires ; aucune attention au sens ni aux particularités du langage : les mots correspondent quelquefois au sentiment (*affectui*), puis le sentiment (*affectus*) les étouffe. Il se réjouit, certes, le bon Jésus, d'être vaincu en un pareil combat, il se délecte d'une telle insistance de la part d'une âme, il s'en glorifie auprès des anges qui l'entourent : *Le chant de la tourterelle s'est fait entendre en notre terre*. C'est en effet dans la terre des vivants que s'entend ce cri d'une âme ardente, et que le parfum suave d'une aspiration si vive charme toute la cité de Dieu<sup>27</sup>.

Le thème de la recherche de Jésus rapproche théologie et spiritualité. Aelred utilise le langage des émotions pour parler de Dieu et de la vie spirituelle. La description de l'affection d'Yves pour Jésus est typique des amoureux. Jésus est l'Aimé-Aimant divin après lequel soupire l'« aimant » Yves. À ce propos on peut citer un texte fort éclairant et dense qui déconcerte peut-être la sensibilité de nos contemporains, par certains côtés tellement sans complexes, mais n'ayant plus l'habitude de l'intensité de ce langage :

Enfin, si tout cela, toute cette grandeur, toute cette splendeur, toute cette sublimité te paraissent fades, tant tu aspiras à un seul de ses baisers, à un seul attouchement de ses douces lèvres ; si tu te mets à gémir et à t'écrier avec le Prophète : *J'ai cherché ta face ; ta face, Seigneur, je la chercherai* ; ou *Qui me donnera de t'avoir pour frère, suçant le sein de ma mère, de te rencontrer au dehors et de te couvrir de baisers ?* Oui, certes, il viendra à toi, dans l'arôme des parfums et des aromates, il imprimera sur ton âme comme un céleste et divin baiser, il remplira tes entrailles d'une ineffable suavité, et tu crieras, ravi : *La grâce est répandue sur tes lèvres*<sup>28</sup>.

Cette affection se traduit en une série de gestes de dévotion intensément physiques, dans lesquels transparait l'exigence de retenir Jésus pour goûter la joie d'être avec lui :

<sup>27</sup> *Quand Jésus eut douze ans*, III, 21, p. 99.

<sup>28</sup> *Ibidem*, III, 24, p. 107.

Je crois que son ravissant visage reflétait de façon si charmante la grâce du ciel, qu'il attirait sur lui tous les regards, arrêta l'attention et excitait la sympathie générale. Vois, je t'en prie, comment chacun se le dispute, comment chacun l'attire à soi : les vieillards lui donnent des baisers, les jeunes gens l'embrassent, les enfants lui font mille prévenances. Que de larmes chez les petits, quand ce sont les hommes qui l'accaparent ; que de récriminations chez les saintes femmes, quand il s'attarde trop auprès de son père et de ses amis ! Je crois entendre chacun s'écrier du fond du cœur : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche !* Quant aux enfants qui soupiraient après sa présence, mais n'osaient se glisser dans le groupe des anciens, on leur appliquera facilement cette autre parole : *Qui me donnera de t'avoir pour frère, suçant le sein de ma mère, de te rencontrer au dehors et de te couvrir de baisers* <sup>29</sup>.

Même l'affection de la Vierge Marie, quand elle retrouve Jésus après l'avoir perdu, est décrite avec le même langage :

*J'ai trouvé, dit-elle, celui que chérit mon âme ; je le tiendrai et ne le lâcherai pas.* Tiens-le, ô douce Dame, celui que tu aimes, jette-toi à son cou, étreins-le, baise-le et trouve, dans ces délices multipliées une compensation pour les trois jours de son absence<sup>30</sup>.

D'après Brian P. McGuire, ce langage sensuel a conduit les hommes d'études à prendre distance par rapport à *Quand Jésus eut douze ans*, tendant à le neutraliser en l'interprétant au niveau purement spirituel. Il ajoute aussi une autre observation intéressante : « Ceci est en effet un traité sur la vie contemplative, mais à un autre niveau il fait partie de l'autobiographie d'Aelred<sup>31</sup>. »

Nous avons écouté (cf. III, 21) une fine description des sentiments et comportements par lesquels Yves se rapporte à Jésus et qui ont un parallèle significatif dans la façon dont le même Yves se rapporte à l'ami Aelred au début du dialogue de *L'Amitié spirituelle*<sup>32</sup>. Celui-ci offre des idées intéressantes sur le rapport entre le langage de l'affectivité et le lexique spirituel et, encore plus profondément, sur la relation qui existe entre l'amour humain et l'amour de Dieu. Dans toute son œuvre, Aelred a une doctrine cohérente qui nous aide à mieux comprendre les aspects christologiques de *Quand Jésus eut douze ans*. Dieu est amour mais, dans le traité *L'Amitié spirituelle*, Yves dialoguant avec Aelred ajoute que « Dieu est amitié » et Aelred lui répond :

<sup>29</sup> *Ibidem*, I, 5, p. 59.

<sup>30</sup> *Ibidem*, II, 14, p. 65

<sup>31</sup> BRIAN P. MCGUIRE, *Brother and lover. Aelred of Rievaulx*, New York 1994, p. 36.

<sup>32</sup> Cf. *L'Amitié spirituelle*, Bellefontaine, 1994, I, 1-9, p. 21-23.

À vrai dire, l'expression est inusitée et elle n'est pas fondée sur l'autorité des Écritures. Mais je n'hésite pas à appliquer à l'amitié ce qui est dit ensuite à propos de la charité : *Qui demeure dans l'amitié, demeure en Dieu et Dieu demeure en lui*<sup>33</sup>.

La doctrine de l'amitié fait partie de la théologie d'Aelred. En l'homme, la loi de l'amitié, d'une part est inscrite dans sa nature, de l'autre, elle répond à une intention divine. L'amitié est un chemin vers Dieu à travers le Christ. L'amitié est donc un « sacrement », un échelon « vers Dieu » qui fait passer des choses charnelles aux spirituelles, des choses humaines aux divines jusqu'à une union d'amour avec Jésus-Christ « Ami » :

Je vais brièvement expliquer comment l'amitié est un échelon vers l'amour et la connaissance de Dieu. [...] Il n'est ni trop ardu, ni contre-nature de passer du Christ en tant qu'il nous inspire de l'amour pour un ami, au Christ en tant qu'il s'offre lui-même à nous comme un ami à aimer ; le charme succède au charme, la douceur à la douceur, l'affection à l'affection.

Un ami qui s'attache à son ami dans l'esprit du Christ ne fait avec lui qu'un cœur et qu'une âme ; et ainsi, s'élevant par les échelons de l'amour à l'amitié pour le Christ, il ne fait avec lui qu'un seul esprit dans un unique baiser. C'est à ce baiser qu'aspire une âme sainte qui disait : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche !* Réfléchissons aux caractéristiques du baiser charnel afin de passer ensuite du domaine charnel au spirituel, de l'humain au divin. [...]

Il y a un baiser corporel, un baiser spirituel et un baiser mystique (*intellectuale*<sup>34</sup>). Le baiser corporel se fait par la pression des lèvres, le baiser spirituel par l'union des âmes, le baiser mystique par l'infusion de grâces qu'opère l'Esprit de Dieu<sup>35</sup>.

À travers la métaphore des trois baisers, pour décrire les trois types d'amitié, Aelred montre que l'amitié est donc le chemin qui conduit le plus près de Dieu, du « baiser mystique », de l'union mystique :

L'âme, accoutumée à ce baiser et sachant avec certitude que sa douceur vient du Christ, médite en elle-même et se dit : « Oh, s'il venait lui-même ! » Elle aspire au baiser mystique et s'écrie avec un immense désir : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*, afin que mon attrait pour les choses terrestres s'apaise, que toutes mes pensées, tous les désirs relatifs aux choses de ce monde s'assoupissent et que je ne trouve mes délices que dans le baiser du Christ, que je me

<sup>33</sup> *Ibidem*, I, 69-70, p. 36.

<sup>34</sup> L'expression latine *intellectuale* est pratiquement synonyme de « mystique », terme qui a été choisi par G. de BRIEY dans la traduction française la plus récente.

<sup>35</sup> Cf. *L'amitié spirituelle*, II, 18-22.24, p. 41-43.

repose dans son étreinte, exultant et disant : *Son bras gauche est sous ma tête et sa droite m'étreint*<sup>36</sup>.

Dans le traité *Le miroir de la charité*, Aelred dit que Jésus lui-même a, par son exemple, uni amitié et amour par cette affection de prédilection envers l'apôtre Jean :

Ceux-là donc dont nous pouvons jouir dans la vie présente, ce sont ceux que nous aimons non seulement d'un amour provenant de la raison, mais aussi d'un amour provenant d'un sentiment d'attraction et, parmi eux, ceux-là surtout qui, par le pacte très précieux d'une amitié spirituelle, nous sont unis plus familièrement et plus étroitement que tous les autres. Pour que cette très sainte forme de la charité ne soit condamnée par personne, notre Jésus lui-même, qui s'est abaissé en tout jusqu'à notre niveau et a épousé en tout les mêmes sentiments que nous, l'a transformée par la manière même dont il a manifesté sa dilection : car c'est à un seul, et non à tous, qu'il a permis de reposer sur son sein très suave en signe de particulière dilection, afin qu'une tête virginal soit soutenue par les fleurs d'un sein virginal et que la retraite odoriférante de la céleste couche instille le parfum des aromates spirituels dans un cœur virginal avec d'autant plus d'abondance qu'avec plus de proximité. Voilà pourquoi, bien que ce bon maître eût choyé tous ses disciples de la douceur de la plus haute charité, à celui-ci cependant la prérogative d'une affection plus familière valut d'être surnommé *le disciple que Jésus aimait*<sup>37</sup>.

Pour conclure, quel visage de Jésus Aelred nous présente-t-il ? En synthèse, d'après ce que nous avons analysé, Jésus est certainement Fils de Dieu et Seigneur mais de façon spéciale il est :

- Aimé-Aimant divin, sacrement primordial de l'amour du Père, qui désire être partagé, être aimé par un « amant » qu'il veut mener aux sommets de l'union mystique d'un amour sponsal.
- Ami divin, sacrement primordial de l'amitié et de la compagnie de Dieu à l'homme, avec lequel entrer en communion profonde dans une expérience unitive de « mystique amicale ».

### **Aelred mystagogue**

Amédée Hallier, auteur d'une ample étude sur la figure et l'œuvre d'Aelred, a condensé le sens global de la contribution particulière apportée par l'abbé de Rievaulx à la spiritualité cistercienne naissante dans le titre de son livre : *Un éducateur monastique*<sup>38</sup>.

<sup>36</sup> *Ibidem*, II, 27, p. 44.

<sup>37</sup> *Le miroir de la charité*, Livre III, XXXIX, 110, Bellefontaine, 1992, p. 264-265.

<sup>38</sup> Cf. Amédée HALLIER, *Un éducateur monastique : Aelred de Rievaulx*, Paris, 1959.

Avant lui, Anselme Le Bail avait déjà écrit :

Tous les écrits d'Aelred, même ceux qui portent un titre historique ou philosophique, ont une fin ascétique et visent à un résultat immédiatement pratique : édifier les âmes<sup>39</sup>.

Cette conviction s'est maintenue dans le temps et, plus près de nous, Charles Dumont a écrit :

Si Aelred ne possède pas la vigueur de pensée de saint Bernard ni la maîtrise théologique de Guillaume de Saint-Thierry, il les égale par ses qualités pastorales, et les dépasse même par celles d'éducateur et de formateur monastique<sup>40</sup>.

Cette passion pour la formation monastique, l'abbé de Rievaulx l'a eue jusqu'à la fin de sa vie. Chez lui, la doctrine est entièrement ordonnée à l'action immédiate, de façon psychologique et pratique, au service des âmes. L'objectif d'Aelred éducateur pourrait être qualifié non seulement de pédagogique mais de mystagogique. Ce qui compte pour lui, finalement, c'est d'être introduit dans le mystère de la personne de Jésus Christ, en se conformant à lui, en ne suivant que lui seul :

Il me faut à présent revenir à toi, fils très cher, qui as à cœur de te conformer au Christ et de t'attacher plus étroitement aux pas de Jésus. Serai-je capable, en commentant l'Évangile, de te montrer la route qu'a suivie ton progrès spirituel et de te faire retrouver dans ces pages, quand tu les liras, les sentiments que tu éprouves avec tant de suavité au plus intime de toi-même<sup>41</sup> ?

Pour Aelred, la vie spirituelle n'est pas autre chose que de se transformer en Jésus. Notre cheminement spirituel devrait reproduire le sien. À Bethléem, on commence la conversion, en Égypte on traverse la phase de la crise et de la confusion, à Nazareth on entre dans le jardin des vertus, et à Jérusalem on jouit des joies de la perfection<sup>42</sup>.

De même que le Seigneur Jésus naît et germe en nous, de même assurément il y grandit et s'y développe, jusqu'à ce que nous parvenions tous à la perfection de l'adulte, à la mesure de la plénitude de l'âge du Christ<sup>43</sup>.

<sup>39</sup> Anselme LE BAIL, « Aelred de Rievaulx », dans le *Dictionnaire de Spiritualité* I (1937), col. 225-234.

<sup>40</sup> AELRED DE RIEVAULX, *Le miroir de la charité*, Bellefontaine 1992, Introduction p. 9.

<sup>41</sup> *Quand Jésus eut douze ans*, III, 19, p. 91.

<sup>42</sup> Cf. *Ibidem*, I, 3-5.

<sup>43</sup> *Ibidem*, I, 4, p. 57.

Le mystagogue Aelred n'est jamais abstrait ou théorique mais, se servant de sa grande sensibilité, il veut toujours communiquer une expérience du mystère, une passion pour le Seigneur Jésus :

Daigne Jésus lui-même m'inspirer aussi ce qu'il répondit, en un entretien intérieur et spirituel, à tes questions, à tes instances, à tes transports : je pourrai alors t'écrire ce que je saurai, et rendre ce que j'ai goûté<sup>44</sup>.

Comme l'écrit Domenico Pezzini dans son introduction au *Miroir de la charité* :

Si nous voulons souligner ici la grande sensibilité d'Aelred, c'est parce qu'elle concerne l'attitude de l'éducateur. Dans la pédagogie en effet, importent les principes et méthodes, les objectifs et les parcours, mais aussi et peut-être surtout les attitudes émotives que l'on adopte à l'égard de celui qu'on veut éduquer, qui est aussi celui à qui on désire transmettre ce qui, personnellement nous passionne<sup>45</sup>.

Dans les nouveaux ordres monastiques, nés à partir du XI<sup>e</sup> siècle, le recrutement, pour diverses raisons, se faisait désormais parmi les adultes et non plus parmi les enfants (petits oblats). Ces changements, de caractère sociologique, eurent des conséquences psychologiques et favorisèrent le développement de deux nouveaux genres littéraires : traités dédiés à l'éducation des novices et œuvres qui traitent de l'amour monastique. Les jeunes chevaliers du Moyen Âge qui respiraient et rêvaient du charme et des discours de l'*amour courtois* et avaient souvent une connaissance précise de l'amour profane, devaient être éduqués, quand ils entraient au monastère, à un autre amour, celui de Jésus Christ, vrai Dieu et vrai homme<sup>46</sup>. L'humanité du Verbe était le sacrement visible duquel partir pour amener l'amour charnel à l'amour spirituel et mystique. Ces moines étaient éduqués à s'éprendre du Christ et de ce qui est sien, à travers une pédagogie affective, une mystagogie de dévotion affective pour le Christ comme nous avons pu voir chez Aelred.

Bernard, Aelred et les cisterciens du XII<sup>e</sup> siècle éduquèrent à une spiritualité des sens, rééduquèrent les facultés affectives et l'amour humain surtout à travers ces instruments privilégiés que sont la liturgie et l'Écriture Sainte, avec une prédilection particulière pour le Cantique des Cantiques<sup>47</sup>. Un travail absorbant qui n'éludait pas leur

<sup>44</sup> *Ibidem*, I, 2, p. 51.

<sup>45</sup> AELREDO DI RIEVAULX, *Lo specchio della carità*, traduit par Domenico PEZZINI, Milan 1999, *Introduzione*, p. 67.

<sup>46</sup> Cf. Jean LECLERCQ, *L'amour vu par les moines au XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Cerf, 1983, p. 15s.

<sup>47</sup> Cf. *Ibidem*, p. 35-68.

réalité humaine et affective, mais qui prenait celle-ci justement comme point de départ, mais dans une perspective nouvelle mue par la grâce. Les auteurs cisterciens n'ont jamais considéré comme opposés l'amour pour les êtres humains et l'amour pour Dieu, mais ils ont réussi à sublimer le premier dans le second. L'amour des moines pour Dieu peut et doit être exprimé dans les termes de l'amour humain. Le langage et le symbolisme des amoureux passaient dans l'expérience mystique et dans celui des sens transfigurés par l'Esprit. Nous trouvons le vocabulaire de la douceur, de la suavité, de la bonté, de la tendresse : toutes les facultés de perception sont orientées vers le Christ et son amour. Écoutons encore Aelred :

Le Seigneur Jésus est si doux pour ceux qui le goûtent, si beau pour ceux qui le voient, si suave pour ceux qui l'embrassent, que son absence, même courte, donne sujet à une peine extrême<sup>48</sup>.

Dans cette mystagogie, le rôle des sens – sentir, voir, toucher, goûter Dieu – est fondamental.

### Conclusion

La théologie contemporaine a beaucoup à apprendre de la méthode et des œuvres des Pères et des auteurs monastiques. Récemment, la production théologique a fait des tentatives de récupération du discours sur l'affectivité, surtout dans la spiritualité, suivant le sillage de la théologie antique et tenant compte de l'apport de la nouvelle exploration des sciences humaines dans le champ affectif<sup>49</sup>.

Aujourd'hui, la théologie recommence à s'interroger sur le rôle du « sensible », du « sentir », des « sens » dans la vie de foi et dans la vie spirituelle<sup>50</sup>. Pendant longtemps, la réflexion théologique a été trop abstraite, coincée dans les bas-fonds d'un rationalisme subtil par lequel elle s'est laissée envahir, sans atteindre le monde, l'intérêt concret et les demandes profondes de l'homme. À ce propos, le théologien Pierangelo Sequeri écrit :

Apprendre à cultiver de nouveau l'antique spiritualité des Pères du christianisme, qui cherchaient à avoir des « sens spirituels ». Non pas une spiritualité et, séparée de celle-ci, une vie des sens, mais des sens spirituels. C'est la capacité d'avoir quasi un « troisième œil » capable de comprendre la qualité spirituelle des personnes et des choses. Les

<sup>48</sup> *Quand Jésus eut douze ans*, I, 8, p. 65.

<sup>49</sup> Cf. Charles-André BERNARD, *Théologie affective*, Cerf, 1984.

<sup>50</sup> Cf. Ezio BOLIS, « I 'sensi' della fede. Esperienza e corpo spirituale », in AA. VV., *L'idea di spiritualità*, Glossa, Milano, 1999, p. 61-83.

sens spirituels nous invitent, d'autre part, à nous méfier d'une spiritualité, peut-être très profonde, mais qui ne se permet jamais un regard d'affection, qui toujours se retient<sup>51</sup>.

Synthétiquement, nous pouvons conclure que l'œuvre d'Aelred examinée ici exprime une christologie qui naît d'une expérience et qui conduit à une expérience. On pourrait dire, avec raison, que sa christologie est aussi sa biographie et inversement.

*Sequela* et amour ne peuvent se comprendre et s'analyser que dans un horizon christologique. On ne peut pas suivre Jésus si on ne le contemple pas d'abord, si on ne l'écoute pas et si on ne le perçoit pas comme Quelqu'un qui compte et influence profondément notre histoire. L'homme ne peut écouter pleinement son Seigneur que s'il a compris à fond le sens de l'amour. C'est en aimant que l'homme suit Jésus et l'imite jusqu'au bout.

*Badia Cistercense – Trappisti*  
*Via Appia Nuova, 37*  
*I – 00040 Frattocchie (Roma)*

Loris M. TOMASSINI, ocsa

---

<sup>51</sup> Pierangelo SEQUERI, *Avvenire* du 24 février 1998.